

Rappelons-nous que, dans la première année du règne de la reine, ce pays même était en rébellion. Il y avait une révolte dans la colonie alors la plus importante de toutes celles de la Grande-Bretagne, révolte dans le Bas-Canada, révolte dans le Haut-Canada, révolte—souffrez que je le dise sans tarder car ce n'est que la vérité—non contre l'autorité de la jeune reine, mais contre le pernicieux système de gouvernement qui existait alors. Cette rébellion a été supprimée par la force ; et si l'on avait demandé à cette époque : "Quel sera l'état des colonies à la fin du règne de la reine Victoria ?", chacun eût répondu : "Quelle que soit la durée de ce règne, quand il finira, ces colonies rebelles auront conquis leur indépendance ou auront été subjuguées par la force, impatientes du joug et mécontentes". Si, au contraire, quelqu'un avait alors dit : "Vous vous trompez tous ; quand ce règne prendra fin, ces colonies ne seront plus en rébellion ; elles n'auront pas réclamé leur indépendance, mais elles seront devenues une nation occupant la moitié de ce continent, une nation indépendante sous tous les rapports, à l'ombre du drapeau anglais, et ce drapeau ne sera pas imposé par la force, mais il sera l'objet de la reconnaissance et de l'amour de la population," cette prophétie eût été accueillie comme une hallucination de rêveur et de visionnaire. Pourtant, M. l'Orateur, ce rêve est aujourd'hui réalité, cette prédiction s'est accomplie. De nos jours, les colonies rebelles de 1837 forment la nation canadienne, qui reconnaît la suprématie de la couronne d'Angleterre, et le maintien de cette suprématie ne dépend pas de la force des armes, mais de l'affection même des colonies. Une seule garnison la protège aujourd'hui et elle se compose, non de troupes impériales, mais de soldats canadiens.

Quelle fut la cause de ce merveilleux changement ? La cause première, ce fut la personnalité même de la reine Victoria. Sans doute, il faut mettre en première ligne la courageuse politique inaugurée il y a des années par l'établissement du gouvernement parlementaire responsable et la concession de l'autonomie aux colonies.

Evidemment, jamais il n'aurait pu exister de véritable gouvernement responsable au Canada s'il n'eût régné en Angleterre une sage souveraine ayant elle-même accordé à son propre peuple le gouvernement constitutionnel dans toute sa plénitude. Si le peuple anglais n'avait pas été gouverné par une sage reine ; si l'on n'avait pas joui du gouvernement parlementaire dans la plus stricte acception de ce terme ; si le parlement anglais avait été, comme sous les règnes précédents, en lutte ouverte avec le souverain ; alors, il est de toute évidence que le Canada n'eût pas joui du plein développement du gouvernement constitutionnel dont il bénéficie aujourd'hui. Si le peuple anglais n'avait pas joui chez lui du gouvernement constitu-

tionnel dans toute sa plénitude, il est clair qu'il lui eût été impossible de le donner aux colonies, et c'est ainsi que l'initiative de la reine, en accordant le gouvernement constitutionnel à l'Angleterre, a affermi le trône, non seulement en Grande-Bretagne, mais encore dans les colonies.

Il est un autre aspect du règne de la reine dont on ne tient guère compte aujourd'hui, mais qui, à mes yeux, comporte un enseignement dont on n'a pas encore saisi toute l'importance, ni peut-être toute la portée pour l'avenir. Vers la fin du dix-huitième siècle, toutes les colonies de l'Angleterre en Amérique, sauf la colonie française de Québec, réclamèrent leur indépendance et l'obtinrent par la force des armes. Ce fut une lutte longue et ardue, qui laissa dans le cœur de la jeune nation alors à son berceau un sentiment—disons le mot—oui, un sentiment de haine qui s'est perpétué de génération en génération, jusqu'à nos jours. Hâtons-nous d'ajouter que, par bonheur, ce sentiment de haine a aujourd'hui perdu beaucoup de son intensité, mais l'on ne saurait affirmer, toutefois, qu'il soit entièrement disparu. Peut-être en trouverait-on encore quelques vestiges çà et là ; mais enfin, ce sentiment d'animosité s'est tellement affaibli, qu'il existe actuellement entre l'Angleterre et les Etats-Unis d'Amérique une amitié qui se fortifie de jour en jour.

Quels sont les facteurs qui ont rendu cette réconciliation possible ? Le plus puissant de tous est sans doute la personnalité de la souveraine. Il est acquis à l'histoire que du jour même de son avènement au trône, la reine n'a cessé, en toute occasion, de donner des preuves abondantes d'une inaltérable amitié à ce pays qui, sans les fautes commises par un gouvernement coupable, ferait encore partie des domaines de l'Angleterre, et ces témoignages d'amitié n'ont pas manqué de toucher le cœur et l'esprit d'un peuple sensible. Cette amitié s'est manifestée en temps de paix, mais encore plus en temps de guerre, et surtout à l'heure suprême de l'épreuve des Etats-Unis, durant la guerre civile. Dès les premiers mois de cette guerre, on se le rappelle, sans doute, il se produisit un événement qui faillit provoquer des hostilités entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis. Un vaisseau de guerre américain arrêta, sur la haute mer, un vaisseau de la marine marchande d'Angleterre et en enleva de force deux délégués du gouvernement confédéré qui s'en allaient en Europe. Cet acte constituait une violation du territoire britannique, puisque l'Angleterre a toujours considéré les ponts de ses vaisseaux comme faisant partie de son territoire. Cet événement créa de l'excitation non seulement en Angleterre, mais il souleva, en outre, aux Etats-Unis, une agitation bien différente. L'action du commandant du vaisseau de guerre souleva un vif enthousiasme aux Etats-Unis, enthousiasme qui se traduisit au sein même du Congrès et provoqua une foule d'assemblées et de résolutions